

LeVerbe

REPORTAGE

À L'ORÉE DES CAMPS RWANDAIS

PORTRAIT

Sara Chapdelaine
L'ENVERS DU MIRACLE

TÉMOIGNAGE

Fernand Ouellette
LE POÈTE VISITÉ
PAR LA GRÂCE



Apprendre en chantant

Les vertus pédagogiques de la musique ne sont plus à démontrer : stimulation de la mémoire, gestion des émotions, perception, concentration, développement du cerveau et des capacités motrices, compétences sociales et connaissances culturelles.

Convaincue de ces bienfaits, l'artiste multidisciplinaire Marie-Denise Douyon a profité du confinement pour créer une plateforme vidéo visant à favoriser l'apprentissage des enfants de 4 à 12 ans au moyen du chant. Nommée Muzikiddy, elle offre à tous les éducateurs des contenus ludiques qui permettent de développer aussi bien le langage que la géographie ou l'histoire. Il est même possible de commander sa propre capsule musicale sur mesure.

Originnaire d'Haïti et vivant à Montréal, Marie-Denise Douyon se définit comme une citoyenne du monde, puisqu'elle a aussi grandi en Afrique du Nord et étudié aux États-Unis. Son parcours marqué par l'exil l'a amenée « à créer pour se recréer ». Comme quoi les contraintes, isolement ou éloignement, peuvent devenir source de créativité !

- www.muzikiddy.com
- www.mddouyon.com



Deux musées à visiter cet été

C'est connu, le Vieux-Québec regorge de musées tous plus intéressants les uns que les autres. Ceux des Augustines et des Ursulines nous plongent dans le passé de la colonie et dans le développement du Québec.

Le Monastère des Augustines, récemment mis au gout du jour, offre plusieurs activités, dont la visite du musée.

En plus de l'exploration de la mission originelle des Augustines – prendre soin des malades –, on découvre de nombreux endroits aujourd'hui oubliés, tels que la pièce où les sœurs, à travers une grille, pouvaient voir leur famille, ainsi que le tourniquet où les « bébés trouvés » pouvaient être déposés.

L'exposition met l'accent sur la conception holistique de la médecine qu'avaient les sœurs. À quelques minutes à pied de là, le musée des Ursulines fait voir la mission d'éducation de la communauté religieuse enseignante installée à Québec depuis 1639. S'y trouvent des instruments de musique qu'on enseignait notamment au 19^e siècle.

Les deux institutions offrent des tours guidés.

- monastere.ca
- ursulines-uc.com



Une laïque au cœur universel

Le 26 mai dernier, Rome a annoncé la béatification de Pauline Jaricot, une jeune Française inspirante. À seulement 22 ans, elle créait une organisation devenue aujourd'hui les Œuvres pontificales missionnaires.

La vie de Pauline Jaricot semblait mondaine et banale jusqu'à la mort de sa mère lorsqu'elle avait quinze ans et sa conversion à dix-sept. C'est là qu'elle a décidé de se consacrer aux pauvres et d'aider les missionnaires à l'étranger. Elle a commencé de manière simple : elle collectait des fonds et organisait un réseau de prière. L'entreprise a pris tout de suite une telle ampleur qu'elle a dépassé les prévisions de Pauline. Son zèle lui permet de garder le cap malgré tout.

En 2012, 150 ans après la mort de Pauline, un miracle attribué à son intercession propulse sa cause et ouvre la voie pour sa béatification. Après que ses proches aient fait une neuvaine consacrée à Pauline, une petite fille âgée de trois ans a recouvré une parfaite santé, alors que les médecins, devant l'arrêt cardiaque de vingt minutes et l'état cérébral dégradé, n'entrevoyaient qu'une possibilité de vie végétative.

Aujourd'hui, les Œuvres pontificales missionnaires sont présentes sur tous les continents. Une de nos journalistes a même collaboré à la mission (à lire en page 8) !

ON VOUS EMBRASSE

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Au début de mars, quelques jours à peine avant de mettre notre nouveau quartier général sous scellé, nous nous demandions si nous devions tenir plus souvent des événements au *Verbe*. Lancements, soirées, conférences, midi-causeries.

Juste d'y penser relève de l'exercice de mémoire, tant cela me semble faire partie d'une histoire lointaine.

L'idée, récurrente chez nous, visait un objectif tout simple : rassembler plus régulièrement les amis du *Verbe* pour faire un contrepoids à la virtualisation de nos relations. Deux semaines plus tard, nous faisons nos réunions via une application de visioconférence et nous assistons à la messe sur le Web...

RAYONNER CONFINÉ

Nous aurions pu nous contenter d'augmenter la production et la diffusion d'articles sur Internet, chose qui a été faite avec brio par mes collègues Ambroise, Frédérique ainsi que par un bataillon de reporters et de collaborateurs qui ont répondu « présents » !

Or, ceux qui nous connaissent commencent à s'en rendre compte : notre équipe carburait aux défis. Et il n'était pas question que nous nous arrêtions là. Paradoxalement, pour *Le Verbe*, le confinement a eu l'effet inverse de celui auquel nous aurions pu nous attendre et a accru notre rayonnement.

Sophie et Judith ont fait des pieds et des mains pour que nous puissions vous imprimer et vous envoyer le numéro spécial du printemps dans les meilleurs délais.

Puis, nous nous sommes demandé comment rejoindre encore mieux notre auditoire.

Grâce à l'incroyable collaboration de nos amis de Radio Galilée et à un heureux partenariat avec Radio VM, l'émission hebdomadaire *On n'est pas du monde* s'est transformée en quotidienne en direct chaque midi et en reprise à la fin de la journée. Animée avec dextérité par Simon, James et Valérie, elle vous a fait profiter d'une couverture joyeuse et rigoureuse de la pandémie.

Disons que tout ce déploiement était notre façon de vous dire que nous vous embrassons très fort. Et malgré les circonstances, tout cela a été rendu possible par votre intarissable générosité.

IN EXTRÉMIS

D'ailleurs, au moment d'accepter ce nouveau défi radiophonique, notre journaliste Valérie revenait tout juste de réaliser une série de reportages sur les camps de réfugiés au Rwanda.

Alors que les frontières se fermaient les unes après les autres entre les pays du monde, notre collaboratrice de longue date interrogeait ceux qui fuyaient le leur pour éviter les massacres et la famine.

Enfin, parce qu'il n'y a pas que la Covid-19 dans la vie, notre équipe éditoriale a choisi de vous présenter deux remarquables témoignages de foi : Sara Chapdelaine, une jeune femme traversant un éprouvant processus de réadaptation physique ; et le poète Fernand Ouellette, une version contemporaine de la parabole de l'ouvrier de la onzième heure (Mt 20,1-16).

Puissent-ils raviver votre espérance autant qu'ils ont secoué la nôtre. ■



Après avoir enseigné la sociologie au collégial, **Antoine Malenfant** est devenu rédacteur en chef pour *Le Verbe* et animateur de l'émission de radio *On n'est pas du monde*. Pour tout dire, ce n'était pas planifié. Un peu comme son mariage et l'arrivée de ses adorables rejetons, d'ailleurs.

DE L'IMPORTANCE D'AVOIR DES APRÈS-MIDIS LIBRES

Gabriel Bisson

gabriel.bisson@le-verbe.com

On sait que la terre tourne sur elle-même à une vitesse de plus de 1000 km/h à l'équateur. Simultanément, elle voyage autour du soleil à un rythme de 108 000 km/h. On estime que le système solaire, lui, fonce à travers la galaxie à une vitesse qui varie entre 720 000 km/h et 900 000 km/h. Et notre amas de galaxies se balade dans le cosmos à quelque chose comme 2,1 millions de km/h.

On a beau prendre une pause pour attacher nos lacets anagogiques, on n'est jamais tout à fait immobiles. Où allons-nous à ce train-là ? Y a-t-il un super parc d'attractions tout au bout ? Ou un centre commercial offrant des mégarabais ?

Si la perspective cosmique décoiffe, il reste que ça se conçoit. On mesure la vitesse d'objets matériels. Mesurer la vitesse du temps est une autre paire de manches. Le temps se fout un peu de nous. Il reste impassible, qu'on fasse la Zumba ou qu'on sommeille.

Mais ce que peu de gens savent, c'est qu'on peut le déstabiliser. Il suffit de se coller le nez dessus et de le fixer, sans bouger, pendant aussi longtemps qu'il le faudra. Il sera surpris de voir qu'il n'est pas le seul maître de l'inertie, il deviendra mal à l'aise, et vous serez alors en mesure de faire plus ample connaissance.

Faut juste avoir un après-midi libre.

*

C'était un mercredi du mois de janvier. Je suis revenu plus tôt à la maison pour prendre mon garçon à l'école. Sa mère était partie pour le reste de la journée avec les trois autres

berlingots. On s'est installés à table, moi devant mon écran pour travailler et lui avec du carton et des ciseaux pour découper des flocons. Un silence granuleux occupait l'intérieur de la salle à manger.

Le bruit des ciseaux dans le papier, résonnant sur la table de bois, eut un effet sédatif ; je tombai dans un état d'hypnose. Un sommeil éveillé. Le son des ciseaux qui grattaient le bois me faisait plus d'effet qu'une symphonie. C'était le bruit du réel qui s'imposait avec douceur, me prouvant qu'on était ensemble. On avait l'air de deux vieux qui se berçaient en regardant passer les mouettes.

Le temps filait, mon travail n'avancait pas. Ce n'était même pas ce qu'on appelle passer du temps de qualité père-fils. C'était tout le contraire. C'était plutôt partager une tranche de quotidien instantané à deux. Il n'y eut pas de discussion, nous n'avons pas bâti de cabane à oiseaux ni refait le monde devant un pichet de lait.

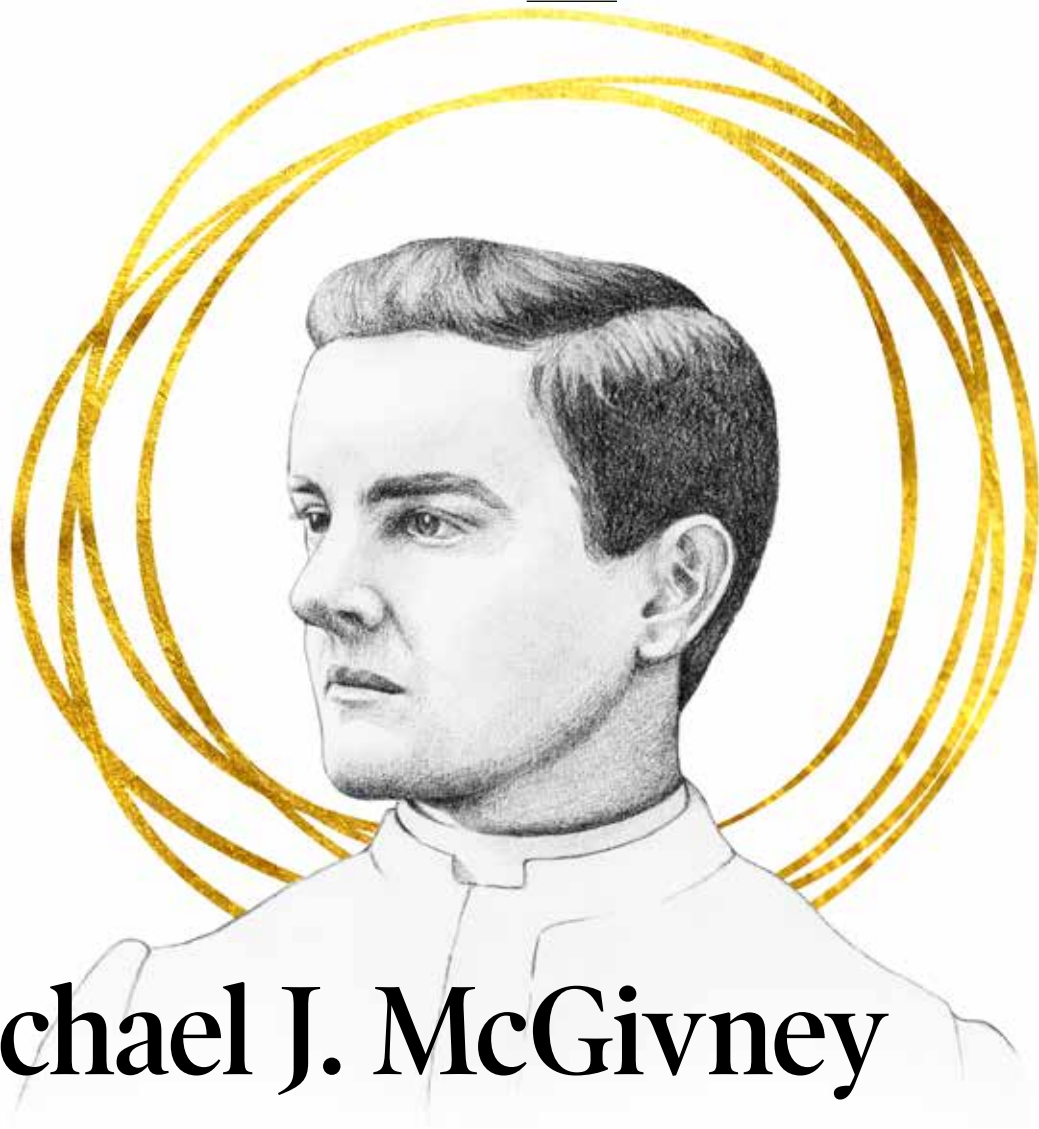
Ce n'était pas le farniente non plus, avec son gout de mélasse. C'était plutôt assister ensemble au temps qui s'arrête. J'eus, pour la première fois peut-être, pleinement conscience qu'il était mon fils et qu'il était là, avec moi.

On répète sans cesse que la vie passe vite, que le temps file. C'est parce qu'on ne lui donne jamais l'espace pour se déplier l'éternité dans nos journées en forme de boîtes de conserve.

Puis, ma femme est revenue. Il y avait une couche à changer, de l'épicerie à ranger et un souper à préparer. ■



Physiquement bellâtre, intellectuellement ambitieux, socialement responsable, moralement innovateur, **Gabriel Bisson** croit aux choses qu'on peut prouver, mais aussi à certaines choses qu'on peine parfois à rationaliser. Ingénieur, il met son amour pour le dessin au service de notre publication.



Michael J. McGivney (1852-1890)

L'UNITÉ ET LA CHARITÉ

En mai dernier, le pape François a reconnu un miracle attribué à l'intercession du vénérable Michael J. McGivney, fondateur des Chevaliers de Colomb, ouvrant ainsi la voie à une prochaine béatification. Ancien élève au Séminaire de Saint-Hyacinthe, le jeune McGivney sera finalement ordonné au Maryland et passera l'essentiel de son ministère à New Haven, au Connecticut.

Dans une lettre envoyée à *The Connecticut Catholic* en août 1883, il écrit : « Nous avons lancé le mouvement et, grâce à une coopération volontaire dans une tâche qui tend tellement à notre propre bien-être, nous osons

dire que bientôt, très bientôt, l'Ordre des Chevaliers de Colomb tiendra une place prépondérante parmi les meilleures sociétés coopératives catholiques de l'Union. [...] Notre devise, c'est *L'unité et la charité*. L'unité, pour nous renforcer afin que nous puissions être charitables les uns envers les autres dans la charité durant notre vie et offrir une aide financière à ceux et celles qui seront affligés par notre décès. »

Aujourd'hui encore, l'Ordre qu'il a fondé soutient des centaines de milliers de familles partout dans le monde. ■



TÉMOIGNAGE

UNE COLOMBE VOLE DANS LA NUIT

FERNAND OUELLETTE, LE POÈTE VISITÉ PAR LA GRÂCE

Yves Casgrain

yves.casgrain@le-verbe.com

**Le poète, romancier et essayiste
Fernand Ouellette est un
homme habité par une nuit.**

**Une nuit au cours de laquelle
l'Esprit Saint a soufflé si fort
qu'à l'aube son âme a réclamé
le sang et le corps du Christ
après 40 années de jeûne. Cette
nuit-là, le poète est devenu un
homme eucharistique.**

Fernand Ouellette m'accueille dans sa maison en m'invitant à me rendre à l'étage, où il a aménagé son bureau et sa bibliothèque. Les murs de l'appartement sont littéralement tapissés de livres et de tableaux. Partout où se posent mes yeux, des pans entiers de sa vie se dévoilent à moi.

Fernand Ouellette est né en 1930 dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve à Montréal.

Comme plusieurs enfants à l'époque, il croit avoir la vocation. À 12 ans, il part donc, en train, vers le Collège Séraphique d'Ottawa, établissement d'enseignement de la communauté des Capucins, « les anges bruns », comme il les surnomme dans *Journal dénoué*, un de ses essais publié en 1974.

Là, il approfondit les arts. « C'est là que j'ai entendu pour la toute première fois *Le sacre du printemps* d'Igor Stravinsky.

Photo : Marie Laliberté

Parmi les pères, il y avait des peintres, des musiciens, des philosophes », se remémore-t-il.

TOURBILLON INTELLECTUEL

À 17 ans, il quitte ce lieu après une histoire de cœur. « L'été, j'ai rencontré une fille. En octobre 1947, je me suis dit : "Là, ça va faire !" J'ai pris le train vers Montréal. »

Fernand Ouellette est toujours pratiquant lorsqu'en 1955 il rencontre l'amour de sa vie, Lisette Corbeil. Ils décident de se marier à l'église. Ils font même baptiser leurs enfants.

En 1960, après un passage chez les Éditions Fides où il est représentant, il entre à la radio de Radio-Canada. Il y prépare des émissions culturelles. Il y reste jusqu'en 1991.

Radio-Canada le propulse dans le monde intellectuel. Dès lors, sa vie est un tourbillon de rendez-vous avec des célébrités et des sommités. Il rencontre même le peintre Chagall, qui lui fait don de deux dessins. Il voyage beaucoup en Europe.

« J'ai eu une vie extraordinaire, car j'ai rencontré des personnes extraordinaires. »

Puis un dimanche de l'année 1960, en mission pour Radio-Canada, il ne peut assister à l'eucharistie.

« Je ne suis plus revenu à la messe. C'est aussi simple que cela. C'était beaucoup moins contraignant ainsi. »

LA GRANDE LASSITUDE

Pourquoi ?

« Il faut dire que le catholicisme que j'ai connu n'était pas très drôle. C'était très janséniste. J'avais eu une influence

janséniste, c'est bien évident. Mon père l'était un peu également. »

Fernand Ouellette esquisse aussi une autre explication, plus profonde : « La pratique religieuse a fait naître chez moi une grande lassitude. C'est cela qui m'a éloigné, dans le fond. Ce ne sont pas des scandales qui m'ont éloigné de l'Église, c'est la lassitude. Une lassitude de quelqu'un qui va à l'église, mais qui dans le fond n'est pas assez engagé. »

Sa carrière de romancier, d'essayiste et de poète est récompensée par toute une série de reconnaissances, telles que le prix du gouverneur général du Canada (par deux fois) et le prix Athanase-David du gouvernement du Québec pour l'ensemble de son œuvre en 1987.

La plupart des personnes qu'il rencontre sont des non-pratiquants, voire des non-croyants. Pourtant, il ne perd pas la foi au Christ. « J'ai continué à prier. Je désirais retourner à l'Église, mais je n'en avais pas le courage ! »

LA NUIT

Puis un jour, devenu grand-père, il reçoit sa petite-fille, âgée de six ans. Elle lui offre un dessin pour son anniversaire. Lorsqu'il le reçoit, il ne lui dit absolument rien. « C'était un beau dessin accompagné d'un beau poème. C'est tout ! » me dit-il.

Ce poème, cependant, est annonciateur d'un grand retournement : « Une colombe, blanche comme la neige, qui vole dans la nuit. Elle viendra se poser sur toi. Chante, grand-papa chéri ! »

Fernand Ouellette se couche ce soir-là sans se douter que l'œuvre de sa petite-fille est prémonitoire. Pourtant, le chant des croyants rassemblés le dimanche de la Pentecôte, il l'entendra au sortir de cette nuit de la Pentecôte.

« Je me suis levé dans la nuit. Puis, je me suis dit : "Je vais à la messe." »

Il venait de recevoir « le don de force ».

Encore aujourd'hui, Fernand Ouellette ne comprend pas ce qui lui est arrivé. « C'est très difficile d'expliquer ce désir après 40 ans de non-pratique religieuse. Pourquoi cela est-il arrivé ? C'est l'œuvre de l'Esprit Saint. »

Le lendemain matin, il annonce à sa femme qu'il va à la messe. Elle ne comprend pas ce désir soudain, mais elle n'intervient pas. Le voilà donc sur les bancs d'une église de son quartier à chanter les louanges du Seigneur après une longue traversée du désert.

Après cette eucharistie mémorable, il décide d'aller plus loin encore dans la pratique cultuelle. « J'ai commencé à y aller tous les jours. Cela n'est pas explicable ! Je n'avais pas été capable d'y retourner en quarante ans. Non, cela n'est pas explicable sans ce don de l'Esprit Saint. »

DEVENIR UN HOMME EUCHARISTIQUE

« C'est une conversion dans le sens d'un retour à la pratique religieuse et à l'Église catholique, mais pas dans le sens où on l'entend souvent. Je n'ai jamais été athée ni agnostique. J'ai toujours gardé la foi, mais avec une incapacité volontaire d'y aller et d'y adhérer. »

Fernand Ouellette, en cette nuit de la Pentecôte, est devenu un homme eucharistique.

Le regard tourné vers le corps du Christ, il n'a plus peur de la mort, car il sait qu'elle le conduira vers la maison du Père, où se vit l'éternelle eucharistie. ■

✚ Pour lire la suite de l'entretien de notre journaliste avec le poète Fernand Ouellette : www.le-verbe.com/rencontre/fernandouellette.



LA JOIE D'ÊTRE CHEZ SOI

À L'ORÉE D'UN CAMP DE RÉFUGIÉS AU RWANDA

Texte et photos de Valérie Laflamme-Caron
valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Nous avons rendez-vous près de l'église afin de rencontrer les enfants du camp de réfugiés de Gihembe.

À l'heure convenue, nous les voyons arriver au loin par dizaines. Sac d'école au dos, ils courent le long du sentier qui longe la colline. Ils sont accueillis à bras ouverts par **sœur Épiphanie (photo du bas, page 11)**, qui prend des nouvelles de chacun d'eux. Elle secoue la tête en riant : « Tous les enfants de la paroisse sont venus. » Il m'est impossible de distinguer les réfugiés congolais des enfants rwandais.

Spontanément, la marmaille se regroupe, tape des mains et entame des chants. À priori, la scène est banale. Il n'y a rien à voir. C'est bien là le miracle.

Vingt-six ans après le génocide des Tutsis, le Rwanda est un leader régional dans l'accueil des réfugiés, qui composent 10 % de sa population. Les demandeurs d'asile sont répartis dans quatre camps. Ils proviennent du Burundi, de l'Ouganda et de la République démocratique du Congo.

Le gouvernement rwandais offre les terrains sur lesquels se trouvent les camps. Le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés s'occupe des besoins de base comme l'habitation et l'alimentation. Différents organismes proposent des services ponctuels afin

d'adoucir la vie des réfugiés : ateliers de poésie, d'informatique, d'agriculture...

À travers tous ces intervenants, l'Église est celle qui reste et accompagne.

OFFRIR UN CADRE

Quand Gihembe a été créé, en 1997, les enfants étaient scolarisés à l'intérieur même du camp. Aujourd'hui, les écoliers qui y demeurent y sont nés. Ils parlent le kinyarwanda et vont à l'école avec les autres rwandais. Pour les autorités diocésaines, il était essentiel que ces jeunes soient intégrés aux activités de l'Enfance missionnaire, centrées sur la prière, la musique et le jeu.

L'abbé Alfred Rutagengwa (photo du haut, page 11), vicaire général du diocèse de Byumba, a lui-même connu l'exil. Lorsque le génocide a commencé, il était en première année de séminaire. Il a dû fuir pour trouver refuge dans un camp. Ainsi, il connaît les difficultés rencontrées par ses paroissiens, dont 20 000 s'entassent à Gihembe :

« Le premier problème est la destitution de l'autorité parentale. Les parents ne sont plus chez eux. Ils n'ont pas la possibilité de gagner leur vie et de répondre aux besoins de leur famille. Ils sont condamnés à tendre la main et à attendre les distributions.

« Quand on ne se voit pas d'avenir, on ne peut pas se projeter. Les enfants se rattachent à ce qu'ils trouvent. Ce contexte leur donne une liberté qui n'en est pas une. C'est un piège: lorsque les enfants sortent et traînent autour du camp, cela les expose à toutes sortes de risques. Ils sont vulnérables à la consommation de drogue et à la prostitution. »

Les inquiétudes du père Alfred sont légitimes. Dans ce contexte, préserver l'innocence de ses protégés est un défi quotidien.

L'HUMAIN DANS L'ENFANT

La persévérance scolaire est une autre priorité des responsables ecclésiaux, qui s'attristent du fait que les enfants réfugiés soient plus préoccupés par leur survie que par les études. Le père Alfred insiste: « Le plus beau cadeau à offrir à un réfugié, c'est l'éducation. Quand on forme un enfant, on lui donne la clé qui lui permettra de se prendre en charge, partout où il sera. Les Rwandais sont nombreux à avoir pu étudier lorsqu'ils étaient en exil. Même s'ils n'avaient plus de pays, ils ont reçu une éducation. Ils sont rentrés avec beaucoup de choses. »

Le vicaire général souhaite le meilleur à ces jeunes en qui il se reconnaît et s'efforce de leur offrir soutien et affection.

« On souligne les anniversaires des enfants des camps au niveau diocésain. On organise une collecte, et les autres enfants viennent avec de petits cadeaux. Lorsqu'on célèbre la journée de l'Enfance missionnaire, ils apportent une partie des récoltes familiales afin de les partager avec ceux qui vivent dans les camps. Ça ne couvre pas tous leurs besoins. Ce peu de matériel a d'abord une valeur symbo-

lique. Les enfants réfugiés voient que les gens du pays ont de la compassion pour eux. Quand il y a des fêtes, ils viennent chanter et danser avec nous. Quand je vais dire la messe là-bas, je suis bien accueilli. »

Le sentiment d'appartenance, qui mesure l'attachement et la reconnaissance ressentis à l'égard d'une communauté, est nécessaire au développement de toute personne. À travers ces petites attentions, le père Alfred prend soin de l'humain dans l'enfant. Il leur permet non seulement de mieux vivre le présent, mais, surtout, de pouvoir rêver d'un avenir.

LA GUÉRISON INTÉRIEURE

En fin de compte, les activités de l'Enfance missionnaire s'inscrivent dans un projet pastoral plus large axé sur la guérison intérieure et l'éducation à la solidarité.

« Nous visons la mixité et l'intégration des enfants. Parce qu'ils sont accueillis dans la région, les réfugiés ne se sentent pas comme des étrangers. Ils rencontrent d'autres enfants et s'en font des amis. Quand ceux qui vivent l'exil ne restent qu'entre eux, ils ne pensent qu'à leurs problèmes. On veut que les enfants puissent découvrir un autre monde. Il est vrai que nous sommes dans une région pauvre, alors ils ne vont pas découvrir grand-chose! Mais il y a une joie à se sentir chez soi. »

Pendant que les enfants, fiers, n'en finissent plus de me serrer la main, le soleil se couche derrière Gihembe. Il est temps de rentrer. Je ne saurai jamais ce que l'Enfance missionnaire a réellement changé dans la vie des jeunes réfugiés. Quand je les questionne à ce sujet, ils me disent simplement qu'ils aiment prier, chanter et danser. Comme tous les enfants. ■

Ce projet de reportage a été rendu possible grâce à un partenariat avec les Œuvres pontificales missionnaires du Canada. Pour en savoir davantage sur leur mission : opmcanada.ca.

L'Enfance missionnaire, qui s'appelle Mond'Ami au Canada francophone, est une œuvre intégrée aux Œuvres pontificales missionnaires. Cette organisation travaille avec les enfants afin d'éveiller leur conscience et de les amener à s'engager pour leur prochain. En 2020-2021, Mond'Ami soutiendra deux projets d'animation auprès des jeunes des camps de réfugiés au Rwanda.



HÉROS



VIE

19 janvier 1902 au 10 octobre 1989.

FAMILLE

Cinq frères, dont un père blanc d'Afrique, et six sœurs, dont trois sont devenues, comme elle, religieuses.

COSTUME

L'habit blanc et le voile noir des Augustines de la Miséricorde de Jésus, où elle est entrée en 1922.

FONCTIONS

Enseignante à l'orphelinat, dépositaire, responsable du personnel soignant, économe et directrice générale de l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier de 1942 à 1963, devenu aujourd'hui le Centre hospitalier de Chicoutimi.

EXPLOIT

Bâtisseuse infatigable, elle fonde trois nouveaux hôpitaux, à Jonquière, à Dolbeau et au Liban.

PROUESSE

Désireuse de doter son institut des meilleurs équipements et services de pointe en matière de soins de santé, Imelda fait construire, au début des années 1960, plusieurs annexes à son hôpital et y favorise l'intégration de la formation universitaire. Elle réussit aussi à convaincre plusieurs médecins et spécialistes de venir s'installer dans sa région au Saguenay-Lac-Saint-Jean pour le mieux-être des patients.

SUPERSAVOIRS

Elle obtient huit diplômes et certificats et deux doctorats honorifiques en sciences de l'éducation, en santé et en comptabilité, dont quatre à l'Université Laval de Québec.

SUPERPOUVOIRS

Comptable hors pair à la Banque Nationale du Canada avant de devenir sœur. Le premier ministre Maurice Duplessis aurait dit d'elle : « Si elle n'appartenait pas à une communauté religieuse, j'en ferais tout simplement mon ministre des Finances ! »

POUVOIR SECRET

Nommée organiste de sa communauté à 68 ans, elle retourne en classe pour apprendre à jouer de cet instrument liturgique.

VERTU HÉROÏQUE

Leadership communicatif, détermination de tous les instants et dévouement inégalé à l'égard de « nos seigneurs les malades ».

SPIRITUALITÉ

Communion fraternelle, louange, intercession et miséricorde.

LE POTEAU D'HYDRO

Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com

Par la fenêtre de ma cuisine, j'ai pu admirer, tout au long de mon confinement, le jeu de séduction d'un petit couple de moineaux. Matin après matin, petit à petit, ils ont fait leur nid dans la cabane à oiseaux qu'on avait posée sur le poteau d'Hydro.

Ce poteau m'a toujours dérangée. Ça fait 12 ans qu'on habite cette maison, et je n'ai toujours pas compris pourquoi Hydro a décidé de planter son poteau juste en face de ma fenêtre. Ils auraient pu le planter un peu plus à gauche – à peine deux mètres – et ça aurait tout changé.

On a tout essayé pour le cacher un peu. Au début, on a posé de la vigne grimpante. En quelques années, la vigne a monté si haut qu'elle a fini par cacher les fils électriques. C'était beau. Surtout à l'automne quand elle prenait toutes sortes de couleurs.

Un matin, Hydro est venu couper notre vigne sans même nous avertir.

Le printemps suivant, on a creusé tout autour du poteau pour y planter des petits plants de concombres. Si le poteau était laid, au moins il allait être utile!

Puis, un jour, mon mari a décidé d'y accrocher deux petites cabanes à oiseaux. Pendant trois ans, on a attendu que des oiseaux y viennent faire leur nid, mais ils ne venaient pas. On se disait que les maisons étaient peut-être trop petites, peut-être pas assez sécuritaires?

L'an dernier, ce sont les guêpes qui y avaient fait leur nid! On a attendu le gel et puis on l'a détruit.

Ce n'est qu'au printemps 2020, printemps de confinement, printemps de maux qui courent, printemps pas comme les autres, par un matin d'avril, que j'ai vu deux petits moineaux batifoler dans ma haie de weigélia. Ils ne se lâchaient pas et ils ont fini par se faire un nid dans l'une des deux petites cabanes.

Le weigélia a fleuri. Le potager a porté ses fruits. Les fines herbes ont poussé. Mais le poteau d'Hydro est toujours là. Toujours aussi laid.

Après toutes ces années, j'ai accepté qu'il était là pour rester, même si tout autour il n'y avait que de la beauté.

C'est souvent comme ça dans nos vies et dans la vie en général: quelque chose de laid surgit et prend soudainement toute la place. Puis, on fait pousser la beauté tout autour pour tenter de la cacher comme on peut.

Mais la beauté, c'est long à pousser. Ça surgit rarement soudainement. Ça prend de la patience. Beaucoup d'amour et de travail. De lâcher prise aussi pour laisser pousser, laisser grandir.

Les oisillons sont sortis. Sublimes. Et tout ça sur un poteau d'Hydro.

Se pourrait-il que ce soit dans ce qu'on trouvait laid que le plus beau puisse naître, des fois?

Comme toutes les fois où la Voie, la Vérité et la Vie sont venues transformer en beauté ce que j'avais de plus laid à montrer? ■



Épouse et mère d'une famille renouvelée, **Brigitte Bédard** est journaliste indépendante. Elle travaille pour *La victoire de l'amour* et a publié récemment son témoignage-choc *J'étais incapable d'aimer* chez Artège.

POUR EN FINIR AVEC LES DEUX CAPITAINES

Jasmin Lemieux-Lefebvre

jasmin.ll@le-verbe.com

Bonhomme. Crounche. Crochet. Cosmos. Achab. Nemo. Haddock. Sparrow. Phasma. Caverne. Flam. Kirk. Patenaude. America.

Aucun ne va à la cheville du capitaine d'une équipe sportive désigné glorieusement par son entraîneur ou par ses pairs. Voilà un véritable héros. L'un de ces modèles s'avère toutefois en voie d'extinction: le capitaine de repêchage.

Popularisé dans les cours d'éducation physique d'une époque pas si lointaine, ce concept demandait d'abord la sélection de deux élèves par le professeur. Nommés capitaines, ils avaient maintenant la tâche ingrate de choisir un à un les joueurs de leur équipe (de ballon prisonnier/chasseur, canadien, etc.). Les meilleurs partaient en premier, les moins populaires à la fin. Cette pédagogie douteuse est heureusement un art qui se perd... On le déconseille maintenant dans les facultés d'enseignement.

J'aimerais pourtant le recycler autrement dans nos vies personnelles. Imaginez que l'on vous nomme capitaine (bravo!) et que vous devez choisir les personnes de votre entourage que vous affectionnez le plus. Qui arrive en dernier? Faisons l'exercice dans quelques équipes de votre vie.

Le voisinage — Vous ne connaissez probablement pas le prénom du voisin qui arrive à la fin de la liste (au fait, connaissez-vous le nom de vos voisins?). L'heureux élu pourrait avoir le droit à un sourire initialement non réciproque, puis à une conversation de palier ou d'entrée asphaltée. Vous avez préparé du dessert en trop? Une pointe ou deux pourraient

se retrouver chez ce voisin que l'on imaginait mesquin.

Le boulot ou l'école — Derrière la figure la plus antipathique du bureau ou de la classe se cachent certainement des qualités. Ne vous fiez pas aux réputations et démontrez un intérêt pour cette personne par de simples paroles ou gestes. Cela ne veut pas dire que vous deviendrez les plus grands copains, mais vous contribuerez à retirer le noir de la laine du mouton.

Les amis — Les aléas de la vie nous amènent parfois à perdre de vue des proches. Un courriel ou un appel (vivement la seconde option) peut dissiper la brume en quelques secondes. Qui est cet ami lointain qui a le plus besoin de vous?

La famille — Si c'était le cousin germain vivant maintenant au Dakota du Sud, ce serait si simple. La réalité se veut tout autre... La personne à la fin de la liste est peut-être l'un de vos parents ou de vos enfants, votre conjoint peut-être. Invitez-la à partager une crème glacée dans votre jardin (à deux mètres, bien sûr). Au parc, à la maison ou au CHSLD, l'endroit importe peu: c'est votre premier pas qui compte.

Vous croyez ne pas avoir l'étoffe de capitaine pour ces défis? Dites-vous que, si Brian Gionta a pu porter le C pour le CH, n'importe qui peut le devenir! De plus, vous n'avez pas besoin d'être seul; regardez autour de vous: il y a sûrement des A brodés sur le cœur qui n'attendent que d'être appelés. ■



Jasmin Lemieux-Lefebvre vit en Pologne avec son épouse et ses enfants et travaille comme consultant en communication. Il ne rate jamais un match des Eagles de Philadelphie... sauf si ça tombe durant la messe.

POURTRAIT



L'ENVERS DU MIRACLE

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Il y a eu mille manières de vivre la crise sanitaire. Certains se sont donnés au front ; d'autres, sans emploi, ont appris à pétrir le pain, à rapiécer des vêtements, à travailler le bois ; plusieurs parents ont réinventé l'art de jouer avec leurs enfants. Sara Chapdelaine, elle, a réappris à marcher, après 14 années passées à rouler en fauteuil.

Par écrans interposés, Sara m'apparaît en plan buste et je ne vois pas qu'elle a une prothèse. J'aurais été ébahie de l'apercevoir se lever tout bonnement pour aller chercher un verre d'eau. La dernière fois que je l'ai croisée, elle roulait dans son fauteuil, l'air jovial, à l'aise de témoigner de l'accident qui a changé sa vie. C'est d'abord ce récit qu'elle me raconte, sans que je me doute de quoi que ce soit.

LA CHUTE

Sara a 16 ans quand elle heurte un animal mort sur une route de campagne un soir de printemps. Destabilisée, elle perd le contrôle de son cyclomoteur. Elle doit choisir entre dévier vers le fossé ou vers la route. Or, un camion-remorque arrive en sens inverse. La jeune conductrice pense avoir le temps de l'esquiver. Mais elle se trouve clouée au sol, la jambe gauche réduite en morceaux par le passage du poids lourd.

Sara garde un « calme olympien » malgré les circonstances. Dans l'attente des secours, elle arrive même à conserver son sens de l'humour en s'entretenant avec son frère et avec le camionneur. D'ailleurs, elle a gardé le contact avec ce dernier. Cette force de caractère qui se déploie déjà sur le vif l'aidera pour la suite des choses.

Elle est transférée la nuit même à l'hôpital Sainte-Justine. Son corps livre pour elle un vaillant combat durant les trois semaines où elle est plongée dans un coma artificiel. Elle subit moult opérations, dont trois amputations sur la même jambe et de multiples greffes de peau.

LE RELÈVEMENT

« Le jour du Vendredi saint, j'ai eu une grave hémorragie. J'ai tellement manqué de sang que mes reins ont arrêté de fonctionner. Les chirurgiens m'ont donné deux litres de sang en 45 minutes. Ils ont craint pour ma vie. Ils ont pu dire à mes parents, le dimanche de Pâques, que j'étais sauvée. » Preuve à l'appui, Sara me montre une vieille coupure du *Journal de Montréal* datée du 1^{er} janvier 2007. On y voit un portrait d'elle

en gros plan, sourire aux lèvres, dans la rubrique intitulée « Les miraculés de 2006 ».

À son réveil, sa mère, avec l'aide d'une psychologue, lui apprend sa nouvelle condition. On ne sort pas de l'hôpital après une amputation comme on en sort avec un simple plâtre. Sara y passera les cinq mois suivants en convalescence avec sa mère, qui veille à son chevet tous les jours. Évidemment, pour la jeune blessée, sa foi est écorchée, mais fortifiée.

« Ma mère avait son rituel : elle allait prendre son café dans l'après-midi. Et c'est souvent là que je me retrouvais seule avec moi-même et avec le Seigneur. À un moment donné, tu la pètes, ta crise, et tu te demandes : "Pourquoi ça m'est arrivé ?" Puis, un passage biblique m'est monté au cœur : "Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis." Alors, je me suis dit : "Seigneur, si je peux sauver une seule personne à cause de mon histoire, ça aura valu la peine." »

L'AVANCÉE

Déjà, à l'hôpital, dans la simple relation avec sa mère, Sara goûte plus profondément à l'importance des gestes de tendresse. « À un moment donné, je recevais tellement de soins, on touchait tellement à mon corps de façon médicale que j'ai dit à ma mère, pas si affectueuse de nature : "Maman, j'ai besoin d'un câlin !" » Depuis, Dieu sait que Sara en donne à qui en a besoin.

Mais encore, en pleine période charnière qu'est l'adolescence, Sara apprécie davantage les sorties si cruciales pour son développement socioaffectif. Au volant d'une Nissan Pulsar – « un très petit char à deux places », m'apprend Sara en riant –, son meilleur ami lui fait voir du pays, comme si rien ne pouvait les arrêter.

« J'ai eu la chance d'avoir un ami en particulier qui m'a entraînée partout. Il ne s'est jamais plaint que c'était trop de trouble, il ne m'a jamais fait sentir de trop. Écoute, au début, pour me sortir, il fallait apporter un fauteuil roulant, une marchette,

des béquilles... C'était tout un aria de me sortir. Ce gars-là m'a permis d'avoir une jeunesse.»

Si les prières de Sara n'ont pas fait réapparaître sa jambe, elles lui ont donné la force de continuer à vivre comme si elle en avait deux. Sara a continué à faire de l'équitation, a participé aux Journées mondiales de la jeunesse, a parcouru le Canada dans le cadre d'une année missionnaire, a terminé un certificat en psychologie avant même de terminer ses études secondaires... sans oublier le nombre de personnes qu'elle a rejoint par son puissant témoignage de vie.

LE PIVOT

La connexion Internet s'est interrompue. Cinq minutes plus tard, je retrouve mon interlocutrice, qui me paraît, cette fois, perplexe.

— Je ne t'ai pas encore parlé de la nouveauté. Je suis habituée à partager mon ancien narratif et je ne sais plus trop comment me situer par rapport à mon histoire.

— Ah bon ? La nouveauté ?

— Depuis quelques mois, j'ai deux jambes. Le 26 novembre dernier, j'ai été opérée pour recevoir une prothèse.

Grâce au soutien du gouvernement canadien, Sara a bénéficié de l'ostéointégration, une innovation médicale pour les personnes amputées. Sur 150 candidats retenus, la jeune trentenaire s'est classée quatrième.

Après l'opération, il lui a fallu quelques mois d'exercices dans une clinique de réadaptation pour se familiariser avec sa prothèse. Depuis peu de temps, elle est rentrée chez elle, d'abord avec deux béquilles, puis une seule, et aujourd'hui, elle a les mains libres devant tout un nouveau champ de possibles.

Après quatorze années passées à être la « fille en fauteuil », Sara n'affiche plus de différence aux yeux des inconnus. « Je reste avec la vérité qu'il me manque une jambe, mais si je mets des pantalons, personne ne le voit d'emblée. J'ai une liberté par rapport à mon histoire. Je choisis avec qui je la partage ou non. J'ai toujours eu une vie publique, pour ainsi dire, je n'ai jamais été gênée de raconter mon vécu. Mais là, on m'offre de pouvoir redevenir comme tout le monde. »

LE POINT D'ÉQUILIBRE

En est-elle heureuse ? L'équilibre est plus délicat à atteindre qu'elle l'aurait imaginé. Sa condition a toujours été pour elle une porte d'entrée sur la relation à l'autre. C'était une voie directe pour parler de Dieu, de la vie, de la souffrance, voire une occasion de déconstruire les stéréotypes sur les



personnes handicapées. Mais cette recherche d'identité l'amène plus loin.

« Au fond, j'ai le droit d'être juste Sara. Je ne suis plus celle qui est en fauteuil. Maintenant, on me regarde seulement dans les yeux. Bon, OK, wow... Qu'est-ce que je fais avec ça ? Le Seigneur me demande : que veux-tu que je fasse pour toi ? Mais une fois que je marche, je fais quoi ? Toutes les histoires dans la Bible finissent toujours quand le miracle est arrivé, mais on ne sait jamais ce qui se passe après. »

Sara a consenti à subir une opération comportant des risques d'infection à vie. On pourrait lui retirer sa prothèse en cas de complication. Mais pour le moment, elle se réjouit de pouvoir danser à nouveau et de ne plus être limitée aux seules zones accessibles aux personnes handicapées.

Toutefois, elle demeure consciente que, peu importe sa condition physique, ça ne changera pas qui est elle à l'intime. Elle garde la même foi, les mêmes amis. Et plus encore, elle est convaincue que, quoi qu'il advienne, le plus important est « d'avoir la force de passer à travers ce qui nous arrive ».

C'est ça, selon elle, le vrai miracle : marcher à la suite du Christ, que ce soit avec ou sans fauteuil roulant. ■

RÉVOLUTIONNAIRE DU DIMANCHE

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Découverte étonnante à Londres sur quatre fragments des manuscrits de la mer Morte. Grâce à l'imagerie multispectrale, des chercheurs ont révélé des caractères hébraïques invisibles à l'œil nu. Et sur l'un d'eux est même apparu un mot entier : *shabbat* !

Shabbat. Voilà un mot qui tombe à point. Tout porte à croire que la Providence voulait que les hommes l'entendent résonner de nouveau en notre temps hyperactif.

Shabbat signifie « repos ». Mais qui dit repos dit aussi travail. Car le repos sabbatique libère l'homme de l'esclavage du travail. Après tout, le mot « travail » vient du latin *tripalium*, soit un instrument de torture auquel on attachait les esclaves pour les punir.

Cet aspect libérateur du sabbat s'exprime à merveille dans les liturgies juives où l'on fait mémoire de la sortie d'Égypte. Chaque samedi, les juifs chantent ainsi que Dieu est leur libérateur.

Le travail est certes nécessaire, excellent même, puisqu'il nous élève à la dignité de cocréateurs en nous invitant à parachever l'œuvre de Dieu. Mais si nous devenons incapables de fixer une limite à notre action sur le monde, alors le travail lui-même nous asservira et nous aliènera. *Burnout*, *boreout*, *brownout*. Notre rapport désordonné au travail n'est-il pas la plus grande maladie du nouveau millénaire ?

Retrouver le sens du sabbat, du véritable repos, c'est donc retrouver l'authentique sens du travail. L'homme n'est pas fait pour le travail, mais le travail est fait pour l'homme.

Ce commandement du repos est une hérésie par rapport au culte de la productivité, aussi bien capitaliste que socialiste.

Les communistes en Russie s'y étaient d'ailleurs opposés. Ils proposaient certes des congés aux travailleurs, mais pas tous en même temps, pour que les machines ne cessent jamais de tourner. Mais aussi afin que les rassemblements familiaux, religieux et politiques deviennent quasi impossibles. Pourquoi ? L'individu devenait ainsi de plus en plus dépendant de l'État, puisque isolé des autres communautés qui pourraient l'aider dans ses difficultés, voire être des contrepouvoirs au régime totalitaire.

Comme quoi prendre des vacances peut être révolutionnaire !

Rien de nouveau sous le soleil. Les Romains accusaient déjà les juifs d'être des fainéants parce qu'ils ne travaillaient que six jours par semaine.

Si l'on a bien retenu la leçon de Jésus selon laquelle « l'homme n'est pas fait pour le sabbat », il semble que l'on ait oublié en contrepartie que le sabbat, lui, est fait pour l'homme. Voilà un commandement que l'on ne peut briser sans se briser.

Ce septième jour où l'on se repose avec Dieu nous fait passer du stade où l'on produit à celui où l'on jouit. Il est d'ailleurs considéré par les juifs comme un avant-gout des délices paradisiaques : un monde sans stress ni tristesse, sans coercition ni obligation. Un monde avec ceux qu'on aime : avec sa famille et avec Dieu, dans la louange et la fête.

Heureux les paresseux, car ils jouissent de Dieu ! Béatitude estivale où Dieu nous invite à prendre des vacances avec lui. Alors bon été, et surtout, reposez-vous bien ! ■



Le cerveau de **Simon Lessard** fourmille d'idées novatrices. Il s'est joint à notre équipe de rédaction pour faire grandir *Le Verbe* en taille et en grâce. Fêru de philosophie et de théologie, il aime entrer en dialogue avec tous les chercheurs de vérité. Toute son essence est distillée dans son totem scout « renard amical » et dans son personnage Disney fétiche : Timon !

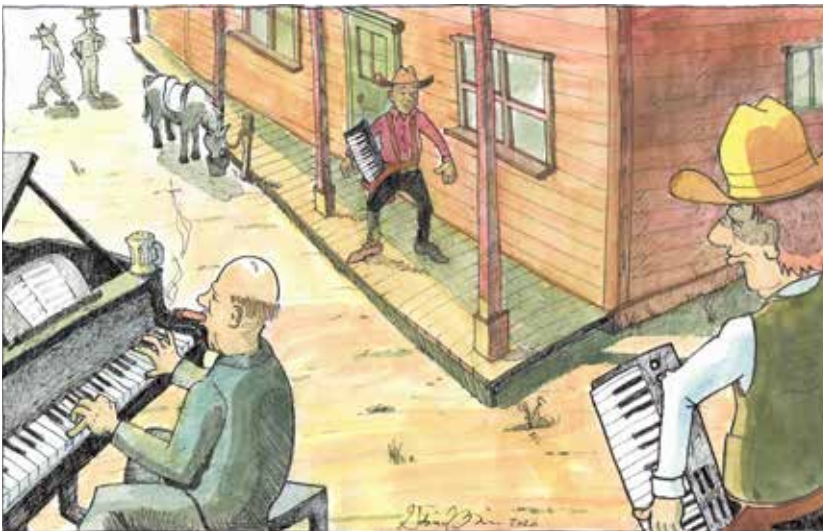
MOTS DITS

« L'âme, à la différence du corps, se nourrit de sa faim. »

– Gustave Thibon, philosophe français (1903-2001)

BISSONERIES

RÉVISIONNISME HISTORIQUE, PAR GABRIEL BISSON



2^e AMENDEMENT DE LA CONSTITUTION AMÉRICAINE : LE DROIT INALIÉNABLE DU PEUPLE DE POSSÉDER, DE PORTER ET D'UTILISER UN PIANO NE DOIT PAS ÊTRE VIOLÉ.

LA RÉDAC RECOMMANDE



Le miracle de la gratitude

Avez-vous tendance à vous plaindre un peu trop? Pour changer cette mauvaise habitude, le « parcours gratitude » est exactement ce qu'il vous faut.

Conçu par un prêtre français, il propose cinq étapes pour mieux expérimenter le miracle de la gratitude et en faire un véritable mode de vie. À l'aide de vidéos et d'un petit carnet, vous serez invités à accomplir différents exercices, par exemple noter quotidiennement vos trois actions de grâce. Car la gratitude est une vertu qui s'acquiert par une pratique régulière. Loin de tendre à un enfermement en soi-même, comme certaines techniques de croissance personnelle, cette démarche nous ouvre constamment aux autres et à Dieu.

Pilier de la sagesse chrétienne, la gratitude est aujourd'hui prêchée par les chercheurs en neurosciences pour ses effets bénéfiques sur l'humeur, le sommeil, l'anxiété, le diabète et même l'espérance de vie. Comme quoi nos parents avaient bien raison de nous rappeler sans cesse de dire « merci »! (S. L.) ■

➕ <https://miracledelagratitude.fr>

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité ni subvention, Le Verbe médias est financé à 100 % par les dons de ses lecteurs. Nous remettons annuellement des reçus de charité pour tout don de 100 \$ et plus. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros par année et 2 numéros spéciaux en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Alexander King, Denis Saint-Maurice - prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS

Frédérique Bérubé

GRAPHISTE

Judith Renauld

CHARGÉE DE PROJETS

Florence Jacolin

WEBMESTRE

Ambroise Bernier

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

Les illustrations des pages 3, 4, 13, 14 et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Les photos des pages 19 et 20 sont tirées de la banque d'images Unsplash.



Photo de couverture : Valérie Laflamme-Caron

Le Verbe est imprimé chez Solisco. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ; Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)

LeVerbe
médias

2470, rue Triquet, Québec (Québec) G1W 1E2
Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

**LES FRUITS D'ÉTÉ
SONT POUR NOURRIR
LES JEUNES GENS,
ET LE VIN POUR
DÉSALTÉRER CEUX
QUI SERONT
FATIGUÉS.**



2 S 16,2

Pour des contenus exclusifs chaque jour, suivez-nous sur

